

Otar Iosseliani

Adieu a un métier innocent



Né le 2 Février 1934 à Tbilissi (Géorgie). Etudes Universitaires à Moscou (Mathématiques). Institut du Cinéma de Moscou (Mise en scène). Entre 1959 et 1965 la réalisation de 10 courts métrages au studio de Tbilissi. Réalisation de longs métrages: en 1962 *Avril*; en 1966 *La chute des feuilles* (Prix Georges Sadoul, Prix FIPRESCI à Cannes 1968); en 1970 *Il était une fois un merle chanteur* (Meilleur Film étranger en Italie 1972. Sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 1974), en 1976 *Pastorale* (Prix FIPRESCI à Berlin 1981); en 1984 *Les favoris de la lune* (Grand Prix Spécial du Jury à Venise 1984; Prix de l'Office Catholique international du Cinéma; Prix du Forum de Berlin); en 1988 *Un petit monastère en Toscane* (Prix Enrico Fulchignoni, Venise 1988; meilleur film documentaire français de l'année 1988 — SCAM); en 1989 *Et la lumière fut* (Grand Prix du Jury, Venise 1989). — Adresse: c/o Eisenschitz, 14 rue de Rivoli, 75004 Paris, France.

On brûle une femme sur le bûcher — Sorcière, dit-on. On crucifie un homme «parce qu'il avait des idées». Effrayant, mais intéressant à voir. On guillotine et c'est encore un spectacle.

La victime a joué son rôle. Soumise, elle est devenue un personnage; bon gré, mal gré, elle s'est acquis une célébrité. Plus amères sont les souffrances, plus vaste est la gloire. Rares sont les condamnés qui sont montés à l'échafaud sans songer à leur démarche, sans se redresser une dernière fois, ou sans prononcer une dernière phrase pathétique: «vive le roi, ou quelque république!» A essayer de dissimuler leur effroi, à tenter de garder leur dignité et leur sang-froid, les condamnés jouaient encore un rôle. Ils donnaient l'impression de n'être point ce qu'ils étaient.

On ne peut tenir, interpréter, un rôle qu'en fonction d'un spectateur; qu'il soit unique et très proche, ou étranger parmi d'autres: il s'agit de l'inclure en erreur, de le tromper.

Le plus banal et le moins doué des hommes, le plus incapable de bluffer; s'il rougit de sa maladresse porte encore un masque: même sa modestie est un masque derrière lequel il peut dissimuler des pensées vraies, face à un spectateur virtuel. La forme la plus usuelle du mensonge est la politesse:

vous souriez à cette personne que vous méprisez. Don Quichotte était ridicule, et Othello malheureux à cause de leur incapacité de mentir.

Finalement, ceux qui mentent le moins sont les acteurs: on sait d'avance qu'ils n'ont rien à voir avec leurs personnages dans la pièce. Ils donnent à observer la technologie de l'hypocrisie. Ils montrent à quel point l'homme est capable de changer de peau. La mascarade est précisément ce jeu qui permet aux êtres la sincérité. Au théâtre, le masque dégage l'acteur de toute responsabilité. De même dans la réalité, le masque libère toujours l'homme de la responsabilité des paroles prononcées, des actions accomplies. Vêtu d'un uniforme, un soldat peut tuer, personne ne dira de lui qu'il est un assassin. Ce n'est pas par hasard si les faibles ou les bons à rien entrent dans des gangs, si les timorés éprouvent le besoin d'appartenir à un parti politique ou d'endosser un uniforme. Le timide sera transformé: des épaulettes, un sabre à la ceinture, et il aura sur les citoyens une parcelle d'un pouvoir qu'il ne mérite pas.

Les chevaliers teutoniques portaient des masques à cornes, les Indiens piquaient des plumes vives dans leurs cheveux et se badigeonnaient le visage de couleurs, les sorciers vaudou créaient des images visibles d'esprits justiciers. Sous le masque pâle d'un Pierrot se cachait parfois une canaille. Le comédien dépend du texte de la pièce comme le pianiste dépend de sa partition. L'acteur se glisse dans son rôle comme une femme dans ses fourrures. Le rôle le pare, le rôle lui sied.

Seulement voilà: tout a changé. Il n'y a pas si longtemps encore, les soldats partaient pour la guerre armés de flèches, de piques ou d'épées. Il leur fallait pour affronter l'ennemi, le vaincre, de la témérité et de la force. Ces qualités sont désormais devenues inutiles. Puisqu'il suffit d'appuyer sur un bouton. Le bouleversement de la profession de comédien est de nature un peu similaire: depuis que le cinématographe et la télévision ont permis d'examiner de près, comme à la loupe, les passions et les relations humaines, l'essentiel a disparu, car le masque est tombé. L'acteur désormais est obligé de se mettre à nu. Alors quand il sort dans la rue, il porte des lunettes noires pour ne pas être reconnu.

Ce qui arrive aujourd'hui au comédien, c'est que ce spectateur-penseur, ce spectateur-citoyen a été évincé du cinéma par le spectateur petit-bourgeois. Celui-ci n'est intéressé qu'à regarder par le trou de la serrure la vie privée de ses voisins. Sa plus grande curiosité est de savoir avec qui, quand et comment l'autre fornique.

Or, au cinéma, la gifle est toujours réelle: l'acteur a mal. De même chaque attouchement — qu'il soit caresse, baiser ou coup de poing — exprime une atteinte à la personnalité de l'autre. Ces actions ne sont pas simulées.

Dans la Nature, où n'existe pas le mauvais goût, les bêtes sauvages connaissent le sentiment de la honte. Ce sont les animaux domestiques qui ne

peuvent se cacher du regard des hommes, qui ont perdu cette qualité — tous sauf les chats.

Il est devenu banal dans le cinéma d'abattre pour de vrai des animaux, de matraquer des enfants, de violenter des femmes: pour une caméra qui ronronne.

Aux époques de décadence, la jubilation sanguinaire des spectateurs se manifeste lorsque d'autres êtres sont ridiculisés et humiliés. Les gladiateurs dans les cirques se battent à mort. Finie l'imitation. Le vice paraît sur les scènes.

Le métier d'acteur— qui était lié à celui du poète, qui était proche de celui de l'oracle antique — ce métier a changé, on en connaît encore les règles, mais il paraît difficile de le faire renaître.